

# A PROPOS DE «LEÇONS SUR TCHOUANG-TSEU»

Comme la chose n'allait pas de soi dans notre chronique de dimanche dernier, il faut ici le préciser : *Leçons sur Tchouang-tseu* est un livre de Jean-François Billeter publié aux éditions Allia (6,10 euros). Un livre qui regroupe quatre leçons prononcées au Collège de France en octobre et novembre 2000, sur Tchouang-tseu, l'un des grands philosophes de l'antiquité

chinoise.

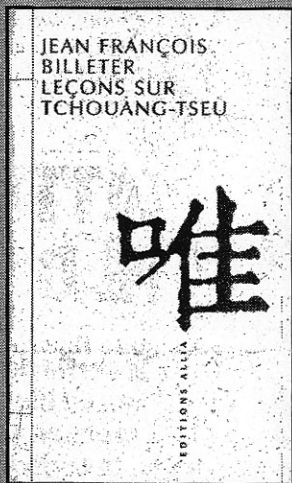
Nous disions par ailleurs qu'il n'existe pas de traduction satisfaisante du

"Tchouang-tseu" en français.

Mais on peut néanmoins le trouver dans la Pléiade (*Philosophes taoïstes*).

Répetons-le :

l'explication de texte que propose de son côté, dans son petit livre, Jean-François Billeter, est indispensable à qui veut s'initier à l'œuvre du grand penseur chinois.



# LEÇONS SUR TCHOUANG-TSEU

**Tchouang-tseu est l'un des grands philosophes de l'antiquité chinoise. On situe sa mort aux environs de l'an 300 avant notre ère. L'ouvrage où sont réunis ses écrits et d'autres textes datant d'après sa mort ne porte pas de titre, on l'appelle « le » Tchouang-tseu.**

**D**ans les quatre leçons prononcées au collège de France en 2000, et qui sont réunies dans ce livre, Jean-François Billeter faisait le point des recherches qu'il mène depuis qu'il a quitté l'université de Genève, où il a été professeur d'études chinoises.

Une sorte de convention tacite voudrait que l'œuvre de Tchouang-tseu soit si problématique et sa pensée si éloignée de la nôtre qu'il faudrait renoncer à le comprendre exactement. C'est le pari inverse que fait Jean-François Billeter.

« Cet ouvrage, me suis-je dit, est l'œuvre d'un philosophe. Et par « philosophe », j'entendais un homme qui pense par lui-même, en prenant pour objet de sa pensée l'expérience qu'il a de lui-même, des autres et du monde. (...) Et s'il pensait par lui-même, en prenant pour

*fais, le fond de ces textes n'ait rien de spécifiquement chinois. Ils seront déçus que leur substance ne corresponde pas à l'idée qu'ils s'en faisaient. Mais c'est ainsi que nous lisons, la plupart du temps les auteurs : en y projetant des idées toutes faites. Je prends le parti inverse : au lieu de définir à priori Tchouang-tseu comme un penseur chinois, ou taoïste, ou que sais-je encore, et de le lire en conséquence, je m'efforce d'en faire une lecture critique, -« scrupuleuse et imaginative »- et de juger ensuite si ce que je trouve correspond aux idées reçues. Du parti que je prends découle une façon de traduire.*

*(...) En entreprenant d'étudier le Tchouang-tseu de cette façon, nous ouvrons simultanément deux chantiers : celui du texte qui est à reprendre phrase par phrase, et celui de notre expérience, que le Tchouang-tseu éclaire souvent de façon inattendue et nous invite à réinterpréter selon des points de vue parfois tout à fait nouveaux pour nous ».*

me qui apprend. C'est un geste qui demande volonté et persévérance, qui est parfois maladroit ; puis qui devient plus habile, quoique



butant encore sur les difficultés ; puis, à un moment, se produit un basculement : l'action est parvenue au « régime supérieur ». Aux mouvements laborieux, animés, contrôlés par la conscience, se substitue soudain un fonctionnement des choses naturel, complet, sans effort. A ce moment, l'action se réalise toute seule, on ne sait plus comment. Entrent en jeu des facultés, des ressources et des forces inconnues jusqu'alors.

*sans que l'action ne s'interrompe ».*

On retrouve dans le cours de ce processus la notion de vide, mot qu'il faut se garder d'interpréter selon le sens occidental. « Il faut savoir faire le vide (c'est-à-dire se rendre disponible) pour produire l'acte nécessaire ». La faculté de faire retour au vide permet « d'épouser les métamorphoses de la réalité », de « ne plus subir aucune contrainte » et d'agir juste en toute circonstance. L'énergie selon Tchouang-tseu n'est qu'« un vide entièrement disponible ».

C'est par le vide (qui permet d'accueillir le nouveau), que nous avons la capacité de changer, de nous renouveler, de redéfinir quand c'est nécessaire, notre rapport à nous-même, aux autres et aux choses.

Quant au lieu de ce vide, ce n'est autre que le corps. Le corps entendu comme « l'ensemble des facultés, des ressources et des forces connues et inconnues que nous avons à notre disposition ou qui

*nous déterminent ».*

L'incapacité de faire le vide engendre la répétition, la rigidité, voire la folie. C'est en laissant agir le corps que nous avons la capacité de nous construire, de changer, de nous renouveler.

« La conscience, dit Tchouang-tseu, doit savoir accepter par moments sa propre disparition, pour laisser s'accomplir librement certaines transformations nécessaires et se retrouver ensuite plus libre d'agir de façon juste ».

Lisez Tchouang-tseu sans l'affubler d'étiquette (taoïste) à priori. Et lisez Billeter pour apprendre à lire Tchouang-tseu, « ce philosophe perspicace, précis et profond, cet auteur déconcertant, insondable et sans prix ».

**Alain Fabre**

**PS. Tchouang-tseu est (cependant) publié dans la Pléiade, avec Lao-tseu et Lie-tseu, sous le titre Philosophes taoïstes.**

## CHINE TROIS FOIS MUE

**Du passé au présent. Cet essai sur l'histoire contempo-**

**ce présent, pas plus que de son histoire récente ou de son passé.**

Le silence sur le présent est « l'ef-



objet son expérience, je pouvais le rejoindre en faisant de même pour mon compte, car son expérience et la mienne devaient se recouper au moins en partie. Tel est depuis lors le premier article de ma méthode : quand j'aborde la traduction d'un texte de Tchouang-tseu, je me demande d'abord, non quelles idées l'auteur développe, mais de quelle expérience particulière ou de quel aspect de l'expérience commune il parle ».

"Certains seront peut-être « fâchés que, dans la lecture que j'en

Tout ce qui a déjà la des coupages sur la pensée chinoise, les « lectures/ leçons » de Tchouang-tseu ainsi proposées sont en effet nouvelles. Il n'est évidemment pas question ici de les résumer, simplement de les effleurer.

Tchouang-tseu parle -entre autres- de la progression de l'individu en lui-même, de son évolution, par étapes, vers des degrés supérieurs d'appropriation de soi et du monde. Il prend des exemples qu'il décrit avec précision dans le concret. Partons du geste de l'hom-

« C'est ce que fait un musicien par exemple, lorsque (après des années d'apprentissage), il met les moyens qu'il maîtrise au service d'intuitions ou d'émotions dont il n'est pas le maître ».

La maîtrise du geste implique la connaissance la plus sûre et la plus fondamentale qui soit.

S'installe alors un « régime d'activité » dans lequel la conscience est dégagée de tout souci pratique. « Quand elle fait confiance au corps, la conscience devient disponible et peut se tourner ailleurs

## SUR TCHOUANG TSEU

(ou Zhuang Zi, selon une autre orthographe)

\*La tradition a fait de Zhuang Zi (fin du IV<sup>ème</sup> siècle avant J-C) le deuxième maître taoïste après Lao Zi. (Cependant) le taoïsme est une construction à posteriori qui recouvre en fait une réalité complexe dans laquelle la pensée de Zhuang Zi s'est trouvée imbriquée jusqu'à y perdre une partie de sa profonde originalité. (...) Le Zhuang Zi est écrit dans une prose foisonnante et d'une grande qualité littéraire et poétique, pour laquelle il est resté un modèle dans l'histoire de la littérature chinoise.

Anne Cheng. *Histoire de la pensée chinoise*. Le Seuil.

\*Peut-on, vraiment qualifier le Zhuang Zi d'ouvrage taoïste ? Je n'en suis pas certain. Rappelons que le mot taoïste n'a été appliqué aux écrits de Lao Zi, de Zhuang Zi et de Lie Zi que bien après leur mort. Eux n'étaient donc pas taoïstes. Ils se contentaient d'explorer des questions pertinentes pour leur temps et pour leur culture. Qu'on en soit venu plus tard à les associer c'est notre affaire, pas la leur ! Lorsqu'on lit Zhuang Zi il ne faut pas perdre cela de vue, ne pas lui donner un rôle qu'il n'a jamais revendiqué.

Martin Palmer. *Le Taoïsme*. Rivages poche/Petite bibliothèque.

\*On ne comprend guère un auteur chinois tant qu'on n'a pas pénétré les secrets rythmiques au moyen desquels il signale et livre le fin mot de sa pensée. Sur ce point nul n'a jamais possédé la maîtrise de Tchouang Tseu. Or Tchouang Tseu nous apparaît comme le moins imperméable des penseurs chinois. Il donne l'impression qu'il est aussi le plus profond et le plus fin. (...) Tchouang Tseu cependant avait trop de génie pour qu'on puisse considérer son œuvre comme un exposé neutre des doctrines courantes.

Marcel Granet. *La pensée chinoise* (1934). Albin Michel, 1999.

\*Le Tchouang-tseu est terriblement malaisé à rendre à cause de sa rhétorique (1).

Etiemble, dans sa préface à *Philosophes taoïstes*, paru dans La Pléiade.

\*Le texte serait si difficile, son état si problématique, la pensée qui s'y exprime si éloignée de la nôtre, que ce serait de la naïveté ou de l'outrecuidance de prétendre le comprendre exactement. Mon intention est de briser ce préjugé (...). Je souhaite donner une idée des découvertes que l'on fait quand on entreprend d'étudier ce texte de façon à la fois scrupuleuse et imaginative.

(...) Il me semble nécessaire de réviser une autre idée reçue, celle de l'appartenance de Tchouang-tseu au taoïsme. Cette attribution induit en erreur le public occidental qui ne se doute pas que « taoïsme » ne correspond pas à une notion en chinois, mais à quatre ou cinq. Tchouang-tseu ne peut être rangé de façon satisfaisante sous aucune de ces rubriques.

Jean-François Billeter. *Leçons sur Tchouang Tseu*.

(1) Art de bien parler ; technique de la mise en œuvre des moyens d'expression par la composition, les figures. (Petit Robert)

façon radicale le « développement aveugle de la raison économique » dans ce pays aussi. Mais partons du début de la démonstration.

« On ne peut concevoir ce qui se passe aujourd'hui en Chine sans avoir d'abord conçu ce qui se passe dans le monde. Et ce qui se passe est que dorénavant, l'économique se soumet le social et lui dicte sa loi ». Autrement dit : « des êtres humains sont désormais employés, licenciés, déplacés, remis au chômage, selon les besoins d'un système sur lequel ils n'ont pas de prise ». c'est l'effet d'une réaction en chaîne non contrôlée.

« La raison marchande, dit Billeter, est tenue pour la raison elle-même. Et l'exploitation marchande soumet non plus seulement les besoins fondamentaux de la subsistance, mais virtuellement tous les besoins et tous les désirs -de jouissance, de santé, de confort, de sécurité, d'évasion... »

La vie est soumise à la logique du marché ; cela entraîne des effets dévastateurs, jusque dans la culture « qui ne semble

plus avoir d'autre fin que d'entretenir un esprit de soumission à cette absurdité généralisée ». Pour les maîtres de l'économie qui promeuvent partout l'abêtissement, « il suffit de subventionner la bêtise plutôt qu'autre chose », pour que le processus se poursuive et s'étende sans trop de contestation.

La société chinoise est désormais soumise à cette logique économique. Et si la Chine est trois fois muette, c'est qu'elle ne parle pas de

jet du tabou dont le régime frappe tout débat public sur les dirigeants, le pouvoir qu'ils exercent et la nature du régime ». C'est cet interdit sur tout débat de fond qui explique aussi le silence sur l'histoire récente et les drames qu'elle a connus. Quant au passé plus ancien, il est réinterprété selon des catégories occidentales, donc, au moyen de notions venues d'ailleurs. Il semble à portée de main, mais il est absent.

Il n'est pas du pouvoir de la Chine seule de mettre fin à cet engrenage. (Encore faudrait-il qu'elle en ait la volonté). Comment, pour les citoyens du monde se libérer de la « raison économique » pour retrouver l'usage de la raison, tout simplement ?

Question à laquelle Billeter ne répond pas, car il ne peut pas -personne ne peut actuellement- répondre.

Qu'importe : par la qualité de son analyse sur l'état actuel du monde et les réflexions qu'on peut en tirer, cet essai tranche sur tous les écrits consensuels ambiants, générés par le social libéralisme.

Le même petit livre contient un autre essai (qui répond au précédent) sur l'histoire chinoise.

Analyse remarquable là aussi de la nature des rapports sociaux et du pouvoir en Chine. D'où il ressort que « le régime favorise exclusivement la progression de la raison économique », et « qu'il passera aux réformes économiques, s'il le fait un jour, quand il les jugera utiles à la nouvelle domination qu'il met en place ».

